

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X

Ti
to

Ti
pc
of
fil

O
b
th
si
ot
fir
si
or

Th
st
T.
w

M
di
en
be
rig
re
m

3100

La Guirlande :

OU

RECUEIL

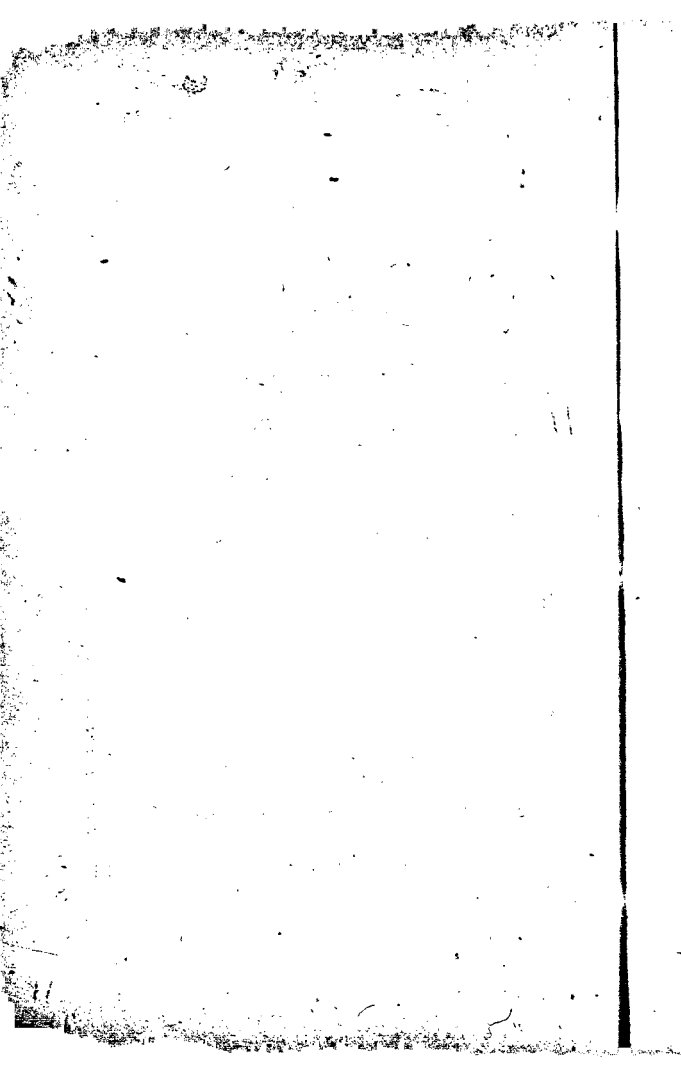
DE

CHANSONS CANADIENNES.

TROIS-RIVIERES :

CHEZ GEORGE STOBBS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1853.



LA
GUILLANDE.

LA CHAUMIÈRE.

Air. — *Le sombre hiver va disparaître.*

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs. } *bis.*

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne, et le hameau,
De ton agreste paysage,
Tout me retrace le tableau. } *bis.*

J'ai vu, devant moi sans envie,
S'ouvrir de superbes palais,
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits. } *bis.*

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur ?

Si, dans ta paisible retraite,
Le ciel n'eut fixé mon bonheur. } *bis.*

J'y vivrais donc libre et tranquille,
Après tant de pas incertains ;
Et Louise, en ce doux asile,
Viendrait partager mes destins. } *bis.*

O mon luth, qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts !
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois. } *bis.*

ON EST SI MÉCHANT.

AIR.—*Nouveau.*

Je n'ai pas encore quinze ans,
Lucas en compte seize à peine,
En nos troupeaux, en même tems,
Paissent ensemble dans la plaine.
Des garçons c'est le plus prudent ;
Des filles je suis la plus sage ;
Mais sur nous l'on jâse pourtant,
On est si méchant (*bis.*) au village !

Lucas danse-t-il avec moi,
On dit que c'est par préférence.

On me demande aussi pourquoi
 Je suis si triste en son absence.
 Souvent la nuit, je ne dors pas ;
 Si l'on savait ça, je le gage,
 On dirait que j'aime Lucas ;
 On est si méchant (*bis.*) au village !

Un jour contre un loup furieux
 Lucas avait pris ma défense.
 Aux champs nous étions seuls tous deux,
 Un baiser fut sa récompense ;
 Mais le malheur qui nous poursuit,
 L'apprit à tout le voisinage.
 Quoi ! pour un baiser tant de bruit !
 Ah ! qu'on est méchant (*bis.*) au village !

Les jeunes garçons d'aujourd'hui
 Me causent tant de méfiance,
 Qu'au bois je ne vais qu'avec lui ;
 Mais on blâme encor ma prudence.
 Si ma mère enfin me croyait,
 De peur qu'on en dit davantage,
 A Lucas on me marierait.
 On est si méchant (*bis.*) au village !

LA JEUNE CAROLIE.

AIR.—O Fontenay.

A dix-sept ans, la Jeune Carolie
 Disait tout bas à chaqu' instant du jour :
 Oui, c'en est fait, oui, je fuirai l'amour.
 Fuit-on l'amour quand on est si jolie ? (*bis.*)

Hilas parut, la bergère attendrie,
 En le voyant, éprouva du plaisir.
 Elle rougit, mais sans y réfléchir.
 Réfléchit-on quand on est si jolie ? (*bis.*)

Hilas lui dit, ô ma sensible amie :
 Daignerais-tu m'accorder un baiser ?
 Elle n'eut pas le cœur de refuser.
 Refuse-t-on quand on est si jolie ? (*bis.*)

A dix-huit ans elle perdit la vie,
 Sur son tombeau, les villageois, en pleurs
 Répétaient tous, en la couvrant de fleurs :
 Doit-on mourir quand on est si jolie ? (*bis.*)

L'INCONSTANCE.

AIR.—De Joconde.

Ah ! Ciel ! quel beau couple de sœurs
 A mes yeux se présente !

Que d'écueils pour de jeunes cœurs !
 L'une et l'autre est charmante ;
 Mais sans mettre en comparaison
 Leur beauté peu commune,
 Soit par sympathie ou raison,
 J'aimerais mieux la brune. *(bis.)*

La cadette a pourtant le prix,
 Par un autre mérite,
 Les grâces, les jeux et les ris
 Badinent à sa suite.
 L'agrément, joint à la beauté,
 Enchanterait tout le monde,
 Et je crois que, tout bien compté,
 J'aimerais mieux la blonde. *(bis.)*

Ah ! que l'ainée a de beaux yeux !
 Quelle charmante bouche !
 Que son sourire est gracieux !
 Tous les cœurs elle touche.
 Son air sérieux même fera,
 Quelque jour, la fortune
 De l'heureux époux qu'elle aura.
 J'aimerais mieux la brune. *(bis.)*

Mais quand je regarde de près
 Son aimable cadette,
 Je sens balancer mes souhaits ;
 Qu'elle est belle et bien-faite !

Sa blancheur efface le lis,
 Sa taille est sans seconde ;
 Du premier choix je me dédis.
 J'aimerais mieux la blonde. *(bis.)*

Comme un fer entre deux aimants
 Demeure en équilibre ;
 Mon cœur, entre vous balançant,
 D'aucun côté n'est libre.
 Si l'on me donnait à choisir
 Des cœurs comme les vôtres,
 Je dirais de peur de faillir ;
 J'aimerais l'une l'autre. *(bis.)*

OUI, LE VOILÀ CELUI QUE J'AIME.

Air.—Las ! il fuit loin de son amie.

N'entends-tu pas, dans nos campagnes,
 Le chant joyeux de nos guerriers ?
 Ne vois-tu pas, dans nos montagnes,
 De loin descendre leurs coursiers ?
 Mais le signal à l'instant même
 Touche mes sens, frappe mon cœur.
 Oui, le voilà celui que j'aime, } *bis.*
 Il est constant, il est vainqueur. }

Il m'a promis que si Bellone
 Le ramenait sur nos remparts,
 De loin je verrais sa couronne
 Suspendue à ses étendards.
 Mais le signal à l'instant même
 Touche mes sens, frappe mon cœur.
 Oui, le voilà, celui que j'aime, } *bis.*
 Il est constant, il est vainqueur.

Le souverain de la nature
 En m'offrant tes traits si jolis,
 Orna ton aimable figure
 Des trois couleurs que je chéris.
 Malgré ta blancheur éclatante,
 Tes yeux bleus peignent la douceur,
 Ta bouche vermeille et charmante, } *bis.*
 J'adore en toi ces trois couleurs.

O ma cocarde si jolie !
 Je vais te faire mes adieux,
 Quoi ! tu pourrais, ma chère amie,
 A jamais en priver mes yeux !
 Blanc est candeur, bleu est constance,
 Rouge nous peint les feux d'amour ;
 Puisqu'on les abandonne en France, } *bis.*
 Qu'amour les adopte à son tour.

LES HIRONDELLES.

AIR.—*Ecoutez, bergers, ma musette.*

Que j'aime à voir les hirondelles.
 A ma fenêtre tous les ans,
 Venir m'apporter des nouvelles,
 De l'approche du doux printems !
 Le même nid me disent-elles,
 Va revoir les mêmes amours ;
 Ce n'est qu'à des amans fidèles
 A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières geleés
 Font tomber les feuilles des bois,
 Les hirondelles rassemblées
 S'appellent toutes sur les toits :
 Partons, partons, se disent-elles,
 Fuyons la neige et les autans ;
 Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
 Ils sont toujours dans le printems.

Si par malheur, dans le voyage,
 Victime d'un cruel enfant,
 Une hirondelle mise en cage,
 Ne peut rejoindre son amant ;
 Vous voyez mourir l'hirondelle,
 D'ennui, de douleur et d'amour,
 Tandis que son amant fidèle,
 Près delà meurt le même jour

JE N'AIMERAI JAMAIS

AIB.—*D'une constance, &c.*

Je n'aimerai jamais,
 Disait une jeune bergère
 Ce sont, Hélas ! de vains projets
 Lui a-t-on dit, ma chère ;
 Ni jamais, ni toujours, } *bis.*
 N'est la devise des amours.

Moi je veux vous aimer,
 Lui disait son berger fidèle,
 Toujours, et veux vous jurer ;
 Ne jurez pas, dit-elle :
 Ni jamais, ni toujours, } *bis.*
 N'est la devise des amours.

Hélas ! en moins d'un an,
 La belle fut sensible ;
 L'amant fut inconstant ;
 La chose est très possible ;
 Ni jamais, ni toujours, } *bis.*
 N'est la devise des amours.

TOUT REPOSE DANS LE HAMEAU.

AIB.—*Connu.*

Déjà la nuit sombre
 S'étend sur le vegeer ;

Je vois venir l'ombre,
 C'est l'heure du berger.
 Mais, chut ! faisons silence,
 Il faut de la prudence
 Colin bientôt viendra
 Tra—la—la—la.
 Dormez ma bonne mère
 Je tourne mon fuseau
 Fermez voire paupière
 Tout repose dans le hameau. (*bis.*)

Colin du village
 Est le plus amoureux
 Il est le plus sage,
 Il est le plus heureux.
 Je crois déjà l'entendre
 Demander, d'un air tendre,
 Un baiser qu'il aura
 Tra—la—la—la,
 Dormez, &c.

Déjà l'herbe avance,
 Et Colin ne vient pas,
 Pour lui ma présence
 N'a-t-elle plus d'appas ?
 Comme mon cœur palpite !
 Comme mon cœur s'agite !
 Je l'entends, il est là ;

Tra—la—la—la.
 Dormez, &c.

Colin sois fidèle,
 Tu promis d'être à moi,
 Près d'une autre belle,
 N'engage pas ta foi.
 Ce baiser doux et tendre
 Qu'hier tu voulus prendre ;
 Tiens, Colin, le voilà :
 Tra—la—la—la.
 Dormez, &c.

LE BEAU DUNOIS.

AIR.—*L'hyménée nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,
 Le jeune et beau Dunois
 Venait prier Marie
 De bénir ses exploits.
 Faites, reine immortelle,
 Lui dit-il en partant,
 Que j'aime la plus belle, } *bis.*
 Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre
 Le serment de l'honneur,
 Et va suivre à la guerre
 Le comte son Seigneur.

Aux nobles vœux fidèle,
 Dit-il en combattant :
 Honneur à la plus belle,
 Et gloire au plus vaillant ! } bis.

Je te dois la victoire,
 Dunois, dit son seigneur.
 Puis que tu fais ma gloire,
 Je ferai ton bonheur :
 De ma fille Isabelle
 Sois l'époux à l'instant :
 Car elle est la plus belle } bis.
 Et toi le plus vaillant.

A l'autel de Marie
 Ils contractent tous deux
 Cette union chérie
 Qui va les rendre heureux.
 Chacun dans la chapelle
 Disait, en les voyant
 Amour à la plus belle } bis.
 Honneur au plus vaillant.

LES DERNIERS SOUPIRS D'UN AMANT.

AIR.—*Depuis trois ans j'ai trois mots à vous dire.*

Aux champs d'honneur qu'illustra sa vaillance,
 Un beau guerrier expirait sans secours.

Ses yeux mourants se tournoient vers la
France,
En regettant son pays, ses amours.

Adieu, dit-il, ô toi dont la tendresse
D'un si doux charme embellissait mes jours !
Adieu, sermens, transports, adieu ivresse !
La mort approche, adieu donc pour toujours.

Il se ranime, et d'une main glacée
Prend un portrait attaché sur son cœur ;
Il voit sa mie, et son âme oppressée
Jouit encore de son premier bonheur.

Que sur mon cœur cette image pressée
Prolonge encor mes heureux souvenirs !
Et que ton nom, si cher à ma pensée,
Se mêle encor à mes derniers soupirs !

IL FAUT AIMER ET BOIRE.

AIR.—*Ecoutez, Bergers, ma musette.*

Rions, chantons buvons, aimons,
En quatre points, c'est ma morale ;
Rions tant que nous le pouvons,
Afin d'avoir l'humeur égale.
L'esprit sombre que tout aigrit,
Tourmente ce qui l'environne,

Et l'homme heureux qui toujours rit,
Ne fait jamais pleurer personne. (*bis.*)

Souvent les plus graves leçons
Endorment tout un auditoire ;
Mettons la morale en chanson,
Pour la graver dans la mémoire.
A ses yeux, un chanteur, dit-on,
Rendit l'enfer même docile ;
Orphée a prouvé qu'un sermon
Ne vaut pas un bon Vaudeville.

Quand D'eu noya le genre humain,
Il sauva Noé du naufrage,
Et dit, en lui donnant le vin :
Voilà ce que doit boire un sage.
Buvons-en donc, jusqu'au tombeau,
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchants sont buveurs d'eau ;
C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid qui jamais n'aima,
De Dieu déshonora l'ouvrage ;
Car pour aimer, Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer c'est le vrai bien,
Ainsi suivons ces lois divines ;
Aimons toujours notre prochain,
A commencer par nos voisins. (*bis.*)

VERSONS ET BUVONS.

AIR.—*Mon père était pot.*

Pour terminer gaiement ce jour,
 Allons, mes camarades,
 Il nous faut chanter tour à tour,
 Vidant forces rasades.
 Jasons et chantons,
 Versons et buvons,
 O nectar délectable !
 C'est ainsi qu'aux cieux
 S'amuse les dieux ;
 Que ne suis-je à leur table ?

Mais pourquoi voudrais-je changer
 De table et de convives ?
 Là haut, pourrait-on savourer
 Jouissances plus vives ?
 Je reste ici-bas,
 Je ne quitte pas
 De francs lurons que j'aime.
 Pussions-nous aussi,
 Dans cent ans d'ici,
 Nous réjouir de même !

Sexe brillant de mille attraits,
 J'oubliais ton empire ;
 Daigne pardonner ces couplets
 A Bacchus qui m'inspire ;

Peut-être demain,
 Sur un doux refrain,
 Chanterai-je ta gloire ;
 Mais en ce beaux jour,
 Trêve avec l'amour,
 Pour ne songer qu'à boire !

CHANSON BATELIERE ET BACHIQUE.

AIR.—*Derrière chez ma tante.*

Vie la Cannadienne,
 Vole, mon cœur, vole,
 Vive la Canadienne
 Et ses jolis yeux doux.
 Et ses jolis yeux doux,
 Tous doux,
 Et ses jolis yeux doux.

Nous la menons aux noces,
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous la menons aux noces
 Dans tous ses beaux atours.
 Dans tous, &c.

Là nous jasons sans gêne,
 Vole, mon cœur, vole,
 Là nous jasons sons gêne,
 Nous nous amusons tous.
 Nous nous, &c.

Nous faisons bonne chère,
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous faisons bonne chère,
 Et nous avons bon goût
 Et nous, &c.

On passe la bouteille,
 Vole, mon cœur, vole,
 Et sans perdre la tête,
 Nous chantons nos amours.
 Nous chantons, &c.

Mais notre joie augmente,
 Vole, mon cœur, vole,
 Mais notre joie augmente,
 Quand nous sommes bien souls.
 Quand nous, &c.

Alors toute la terre,
 Vole, mon cœur, vole,
 Alors toute la terre
 Nous appartient en tout.
 Nous appartient, &c.

Nous nous levons de table,
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous nous levons de table,
 Le cœur en amadou.
 Le cœur, &c.

En danse avec nos blondes,
 Vole, cœur, vole,
 En danse avec nos blondes,
 Nous sautons en vrais fous.
 Nous sautons, &c.

Nous finissons par mettre.
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous finissons par mettre.
 Tout sens dessus dessous.
 Tout &c.

Ainsi le tems se passe,
 Vole, mon cœur, vole,
 Ainsi le tems se passe,
 Il est, ma foi, bien doux.
 Il est, &c.

CHANSON DE VOYAGEUR.

AIR.—*Connu.*

Savez-vous pourquoi mes amis . . . (*bis.*)
 Nous sommes tous si réjouis ! . . . (*bis.*)
 C'est qu'un repas n'est bon
 Qu'apprêté sans façon ;
 Mangeons à la gamelle,
 Vive le son, vive le son,

Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Nous méprisons ces grands repas : *(bis.)* . . .
On y veut rire, on ne peut pas ; *(bis.)*

Le met le plus friand
Dans des vases d'argent,
Ne vaut pas la gamelle ;
Vive le son, vive le son,
Ne vaut pas la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Vous qui bâillez dans vos palais, *(bis.)*
Où le plaisir n'entre jamais, *(bis.)*

Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle :
Vive le son, vive le son,
Manger à la gamelle
Vive le son du chaudron.

Savez-vous pourquoi les Romains *(bis.)*
Ont subjugué tous les humains ? *(bis.)*

Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle ;
Vive le son, vive le son.
Mangeaient à la gamelle
Vive le son du chaudron.

Les Carthaginois, ces lurons, (*bis.*)
 A Capoue firent les capons : (*bis.*)
 S'ils ont été vaincus,
 C'est qu'ils ne daignaient plus
 Manger à la gamelle ;
 Vive le son, vive le son,
 Manger à la gamelle,
 Vive le son du chaudron.

LES REGRETS.

AIR.—*Humble cabane de mon père.*

Le sombre hiver va disparaître,
 Le printems sourit à nos vœux ;
 Mais le printems ne semble naître
 Que pour des cœurs qui sont heureux. } *bis.*

Le mien que la douleur accable,
 Voit tous les objets s'obscurcir ;
 Et quand la nature est aimable,
 Je perds le plaisir d'en jouir. } *bis.*

Je ne vois plus ce que j'adore,
 Je n'ai plus de droits au plaisir ;
 Pour les autres tout semble éclore,
 Et pour moi tout semble finir. } *bis.*

Les souvenirs errant en foule
 Autour de mon cœur abattu,

Et chaq
 Me rapp

Les arts
 A mes
 Me rapp
 Loin de

Un jour
 Viendra
 Peut-être
 Je regrette

Alors à
 L'illu
 Je veux
 Retrouv

Moi t'ou
 Effort cr
 Si tu le
 Je perdr

Je t'oub
 Fuir le t

Et chaque moment qui s'écoule, } *bis.*
 Me rappelle un plaisir perdu.

Les arts dont la pompe éclatante
 A mes yeux vient se déployer,
 Me rappellent à mon amante, } *bis.*
 Loin de me la faire oublier.

Un jour quand la froide vieillesse
 Viendra retrancher mes erreurs,
 Peut-être que de la tendresse } *bis.*
 Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
 L'illusion de nos beaux jours,
 Je veux dans ces vers que je trace, } *bis.*
 Retrouver encor mes amours.

JE GARDE MA FOI

AIR.—*Al! que l'Amour, &c.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?
 Effort cruel qu'on exige de moi !
 Si tu le veux, le Repos, l'Espérance,
 Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
 Fuir le travail et goûter le loisir ;

Je t'oublierai, quand la rose vermeille
Refusera le baiser du zépher.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;
Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qu'il fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des
charmes,
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

IL REVIENDRA.

AIR.—*N'entends-tu pas dans nos campagnes ?*

Las ! il fuit loin de son amie,
Celui qui l'avait su charmer.
Je doute de sa perfidie ;
Je l'aime trop pour m'allarmer :
Mais s'il prolonge son absence
Il m'oubliera, il m'oubliera,
Non, non, croyons à l'espérance, } *bis.*
Il reviendra, il reviendra. }

Toi que j'interroge sans cesse,
Amour qui règne sur mon cœur,

J.
L.
C.
C.

J.
C.

Dois-je céder à ma tristesse ?
 Dois-je encor songer au bonheur ?
 A toi, mon âme se confie,
 Ah ! calme-la, ah ! calme-la.
 Amour, dis-moi, je t'en supplie,
 S'il reviendra, s'il reviendra.

Mais, non, laisse l'inquiétude
 Agiter encore mon cœur ;
 J'aime mieux mon incertitude,
 Que de renoncer au bonheur.
 Si tu connais sa perfidie,
 Ah ! cache-la, ah ! cache-la.
 Je veux croire, toute la vie,
 Qu'il reviendra, qu'il reviendra.

LE BILLET.

AIR.—*Bouquet chéri, &c.*

Je suis à toi, c'est pour toute la vie,
 De ton amour dépend seul mon bonheur,
 Quand tu liras cet écrit, mon amie,
 Qu'un doux écho répète dans ton cœur ;
 Je suis à toi. (*bis.*)

Je suis à toi, jouis de ta victoire,
 C'est à tes pieds que je brigue des fers.

A t'adorer je mets toute ma gloire,
Et je voudrais redire à l'univers :
Je suis à toi. (*bis.*)

Je suis à toi, c'est ma seule pensée,
Je la répète à chaque instant du jour ;
En t'écrivant, ma plume l'a tracée,
Et je tiendrai ce doux serment d'amour :
Je suis à toi. (*bis.*)

Je suis à toi, couronne ma constance,
De ton amant embellis l'avenir ;
Soyons unis, comble mon espérance,
Et répétons jusqu'au dernier soupir :
Je suis à toi. (*bis.*)

LE MOIS D'AVANT ET D'APRES.

AIR.—*Charmant Ruisseau.*

Un mois avant, deux amans dans l'ivresse
Font le serment d'éternelles amours ;
Un mois après on voit fuir la tendresse ;
Les noirs soucis remplacent les beaux jours.
Un mois avant, &c.

Un mois avant, aimables confidences,
Tendres soupirs et regards amoureux ;

Un mois après, viennent les doléances ;
 Au fond du cœur on répète les nœuds.
 Un mois avant, &c.

Un mois avant, avec feu l'on s'embrasse ;
 L'objet chéri possède maint attrait ;
 Un mois après, la constance se lasse,
 L'ennui survient, l'amour fuit comme un trait.
 Un mois avant, &c.

Tendres époux qu'un doux hymen engage,
 Désirez-vous échapper aux regrets ?
 Soyez toujours dans le sein du ménage,
 Au mois d'avant, jamais au mois d'après.
 Tendres époux, &c.

LA NACELLE.

AIR—*Connu.*

Batelier, dit Lisette,
 Je voudrais passer l'eau ;
 Mais, je suis bien pauvrete,
 Pour payer le bateau.
 Colin dit à la belle :
 Venez, venez toujours ; (*bis.*)
 Et vogue la nacelle
 Qui porte nos amours.

Je m'envais chez mon père,
 Dit Lisette à Colin.
 Eh bien ! crois-tu, ma chère,
 Qu'il m'accorde ta main ?
 Ah ! répondit la belle :
 Osez, ôsez toujours ;
 Et vogue la nacelle, &c.

Après le mariage,
 Toujours dans son bateau,
 Colin fut le plus sage
 Des maris du hameau ;
 A sa chanson fidèle
 Il répéta toujours :
 Et vogue la nacelle
 Qui porte nos amours.

REGRETS D'ABSENCE.

AIR.—*Home, sweet home.*

Toi qui me fis connaître,
 Un instant le bonheur,
 Toi qui seul as fait naître
 Le désir dans mon cœur...
 Tu vas, loin de ta mie,
 Oublier notre amour,
 Ah ! songe que ma vie

Dépend de ton retour.
 Las ! las ! las ! hélas !
 En vain ma voix l'appelle ;
 Lindor ne m'entend pas.

D'un si lointain voyage
 Accusant le destin,
 Chaque jour sur la plage
 Je viens gémir en vain ;
 Si je conte ma peine
 A ces flots mugissans,
 Le vent qui les entraîne,
 Redira mes accens :
 Las ! las ! las ! hélas !
 En vain ma voix l'appelle
 Lindor ne répond pas.

Ah ! de mon infortune
 Qui donc prendra pitié ?
 Tout ici m'importune ;
 Tout jusqu'à l'amitié ;
 Le tourment que j'endure
 Me cause tant d'effroi,
 Que toute la nature
 Semble dire avec moi :
 Las ! las ! las ! hélas !
 En vain ma voix l'appelle ;
 Lindor ne revient pas.

LES AMANTS MALHEUREUX.

AIR. — *Un Castel d'antique structure.*

Tandis que d'Isaure plaintive,
Azore quittait le séjour,
L'écho répétait, sur la rive,
Les doux accens de son amour.
Isaure, ô Isaure chérie !
Si du rivage tu m'entends,
Je reviendra passer ma vie
Au bord du fleuve St. Laurent.

Il part, une brise légère
L'emmena, hélas ! sous d'autres cieux.
Il voit une terre étrangère ;
Mais loin d'Isaure est-il heureux ?
Il veut encor voir sa patrie ;
C'est là que le bonheur l'attend ;
Mais reverra-t il son amie ?
Au bord du fleuve St. Laurent ?

Du malheur le chantre sauvage
Se fit entendre dans ce lieu.
Cruel destin, triste rivage,
Tu reçus son funeste adieu !
Adieu ! adieu ! ma fiancée !
Ah ! c'est en vain que tu m'attends ;
Je meurs, je quitte ma pensée
Au bord du fleuve St. Laurent.

SEPARATION.

AIR.—*De prendre femme, un jour dit-on.*

Non loin du palais de Lamire,
 Je vais rêver assez souvent ;
 Alors en ces lieux je respire,
 Et se joint un nouveau tourment.
 Bosquets qu'embellit mon Adèle,
 Tous vos attraits sont superflus.
 Oh ! Dieu ! que je la trouve belle ! }
 Mais je ne la reverrai plus. } *bis.*

Devrai je de son inconstance
 Éprouver ainsi la rigueur ?
 Une éternelle indifférence
 Serait moins sensible à mon cœur.
 Qui l'aurait pu croire infidèle,
 Avec tous ses airs ingénus ?
 Oh ! Dieu ! que je la trouve belle ! }
 Mais je ne le reverrai plus. } *bis.*

Faut il, dans ma douleur étrange,
 Donner la mort à mon rival ?
 Ah ! sans doute si mon sort change,
 Ce serait redoubler mon mal.
 D'un tel combat cette cruelle,
 Sans s'attribuer de vertus,
 Hélas ! que ce soit finit d'elle, }
 Mais je ne le reverrai plus. } *bis.*

Il faut quitter ce que j'adore,
 Adieu plaisir, adieu bonheur.
 Aujourd'hui je vous vois encore,
 Demain vous quitterez mon cœur.
 Séparons-nous, très-douce amie,
 Et oublions tous nos beaux jours
 Mais conservons, toute la vie, } *bis.*
 Le souvenir de nos amours.

 AU REVOIR.

Air nouveau.

Encore un mot, ô ma Lucette,
 Avant que d'entrer au hameau.
 Viens avec moi sous la coudrette,
 Là bas où tu vois ce troupeau.
 Non, non, non,
 Vraiment dit la bergère :
 Je connais trop bien mon devoir ;
 Il est tard, je rejoins ma mère,
 Adieu, Colin, au revoir,
 Au revoir, à ce soir, au revoir.

Un seul baiser, ô ma Lucette,
 Me rendrait plus heureux qu'un Roi.
 Personne, en ce lieu, ne nous guette,
 Je t'en prie, accorde-le moi.

Non, non, non,
 Vraiment dit la bergère :
 Pour m'embrasser, il fait trop noir.
 Il est tard, &c.

Je te donnerai, ma mignone,
 Le plus joli de mes agneaux.
 Dans mon verger, l'automne,
 Tu auras les fruits les plus beaux.
 Non, non, non,
 Vraiment dit la bergère :
 Donne-moi plutôt le bon soir.
 Il est tard, &c.

A JENNY.

Air, — *De la Clochette,*

Je ne veux plus être fidèle,
 Le changement fait le bonheur.
 L'amour doit voltiger de belle en belle
 Le papillon de fleur en fleur.
 J'avais d'une trop aimable amie,
 Fait choix pour embellir mes jours,
 La croyant simple autant que jolie,
 J'espérais être aimé toujours.
 Mais ah ! quel douloureux moment,
 Lorsque je vis que bien souvent,

LE VOYAGEUR.

AIR.—*Autrefois j'aimais &c.*

Rives de ma terre natale,
 Quê de pleurs ont versés mes yeux !
 Quand des vents l'haleine fatale
 Marqua l'heure de longs adieux.
 Emporté par ma nef légère,
 Loin de l'amour et du bonheur,
 Ames yeux fuyait la chaumière, } (bis)
 De celle qui plait à mon cœur. }

J'ai connu la guerre et l'orage,
 Et les mœurs des bords étrangers ;
 Rien n'a pu chasser ton image,
 Gloire, absence, plaisir, dangers.
 Tranquil au port, sur l'onde amère
 Partant jadis avec douleur.
 A mes yeux, &c.

Ces astres, cette autre nature,
 Ces cités, ces peuples nouveaux,
 Cet ennui que mon cœur endure
 Parmi les feux des matelots.
 De ces mers l'immense barrière,
 Tout me redit dans mon malheur ;
 Ah ! combien est loin la chaumière
 De celle qui plait à mon cœur !

CHANSON.

AIR.—*Nouveau.*

On m'avait dit ; sur un autre rivage,
 Dans les cités, va chercher le bonheur !
 Dans les cités rien n'a séduit mon cœur,
 Et je reviens dans mon pauvre village.
 Rendez moi mon léger bateau,
 L'azur du lac paisible, et ma rame flexible.
 Rendez-moi mon léger bateau,
 Et ma chaumière au bord de l'eau—(ter.)

Sous les lambris où la pourpre étincelle,
 Je ne trouvais que froideur et fierté ;
 J'avais perdu ma douce liberté,
 J'avais perdu mon bonheur avec elle.
 Rendez moi mon léger bateau.
 L'azur, etc. etc.

Je viens revoir l'azile où mon vieux père
 De sa carrière a terminé le cours.
 Je viens revoir le berceau de mes jours,
 Je viens m'asseoir au foyer de ma mère.
 Rendez moi mon léger bateau,
 L'azur, etc. etc.

LES TRENTE ÉCUS.

Air.—*Du Citoyen.*

Pars, mon petit, de ton enfance
 Le bon Dieu sera le soutien ;
 A Paris règne l'opulence,
 Deux ici, nous mourrions de faim ;
 Mais quand l'heure de la prière
 Le soir sonnera lentement,
 Mon fils, songe à ta pauvre mère,
 Qui bénit son petit enfant !

Aux favoris de la fortune,
 Demande un sou d'un air riant,
 La plainte, souvent importune,
 Quoique triste, parais content ;
 Mais quand l'heure de la prière
 Le soir sonnera lentement,
 Mon fils, songe à ta pauvre mère,
 Qui bénit son petit enfant !

Après trois ans quelle richesse,
 Ma mère, trente écus pour toi !
 Ouvre vite, plus de détresse !
 Ton petit est riche, ouvre moi ;
 C'était l'heure de la prière,
 La pauvre mère en ce moment
 Priait, à genoux sur la pierre
 Et bénissait son jeune enfant.

LES PLUS JOLIS MOTS DE LA LANGUE
FRANÇAISE.

AIR.—*Humble.*

A deux époques de la vie
L'homme prononce, en bégayant,
Deux mots, dont la douce harmonie,
A je ne sais quoi de touchant.

L'un est *maman* et l'autre *j'aime*,
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui même
Du cœur aux lèvres d'ua amant.

Que le premier se fasse entendre,
Bientôt une mère y répond :
La jeune beauté devient tendre
Si son cœur entend le second.

Au ! jeune Lise prends-y garde,
Le mot *j'aime* est plein de douceur :
Mais tel qui souvent le hasarde,
N'en sentit jamais la valeur.

L'esprit quelquefois s'en amuse,
Il en saisit si bien l'accent,

Que méchamment il en abuse
Pour tromper un cœur innocent.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant
Celui qui dit mieux *je vous aime* ;
Est quelquefois celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille :
Crains un amant rempli d'esprit
C'est ton cœur et non ton oreille,
Qui doit écouter ce qu'il dit.

PORTRAIT DE ZELMIRE.

AIR.—*Des Folies d'Espagne.*

Connaissez-vous cette jeune Zelmire,
Au front modeste, au maintien décevant ?
Ses traits sont doux, plus doux est son sou-
rire ;
Connaissez-la, vous deviendrez amant.

Lorsqu'elle chante, et des sons de sa lyre
Ajoute encor l'harmonie à son chant,
Divins accords, d'où naît un long délire !—
Ecoutez-la, vous deviendrez amant.

L'art d'Arachné, sous les doigts de Zelmire,
 Offre à nos yeux un prodige étonnant ;
 Et son crayon le dispute à sa lyre :
 Approchez-la, vous deviendrez amant.

Elle entre au bal : rivale de Zéphire,
 L'œil la contemple avec ravissement ;
 C'est Flore, Hébé—Non, non, mais c'est
 Zelmire ;
 Regardez-la, vous deviendrez amant.

Trouver un cœur, où la bonté respire,
 Grace naïve unie au sentiment,
 Où le trouver ? approchez de Zelmire,
 Connaissez-la, vous deviendrez amant.

— ECRIVEZ-MOI.

Air.—*Oh ! Dieu d'Amour !*

Ecrivez moi pour adoucir l'absence,
 En vous lisant je suis moins malheureux
 Ah ! donnez-moi la flatteuse espérance
 Que nous serons réunis tous les deux ;
 Ecrivez-moi.

Quand je t'écris à l'ombre du mystère,
 Je crois te voir et te parler tout bas ;

Mais je l'avoue en ce lieu solitaire,
 Tout est tranquille et mon cœur ne l'est pas ;
 Quand je t'écris.

En vain j'écris quand l'âme est oppressée,
 Le tems s'arrête, il n'a plus d'avenir.
 Je veux offrir l'amour à ta pensée
 Mais il n'est plus que dans ton souvenir ;
 En vain j'écris.

Si tu m'écris, je veux répondre encore ;
 Mais si ton cœur n'est plus tel qu'autrefois,
 Fais que long tems, fais que le mien l'ignore.
 S'il est constant, dis un mot, je le crois ;
 Si tu m'écris.

LES ADIEUX AUX AMOURS

AIR.— *Qu'écrivez-vous ? &c.*

Je veux boire l'onde glacée
 Qui doit effacer pour toujours,
 De mon cœur et de ma pensée,
 Le souvenir de mes amours.
 Enfin je braverai les armes
 Du cruel enfant de Vénus :
 Je ne verserai plus de larmes,
 Mais hélas ! je n'aimerai plus. } *bis.*

Je n'aimerai plus—quoi sa vue
 Ne me fera plus tressaillir ?
 Je l'entendrai sans être émue,
 Et sans frissonner de plaisir.
 Quoi, mon cœur ne pourra plus même
 Se figurer qu'il me sourit,
 Qu'il est là, qu'il me dit : *je t'aime* : } *bis*
 Que je pleure et qu'il s'attendrit ! }

Je ne pourrai plus, sur la rive,
 Des jours entiers l'attendre en vain,
 Le soir, m'en retourner pensive,
 Et me dire : il viendra demain !
 Adieu donc, espoir, rêverie,
 Illusion dont la douceur
 M'aidait à supporter la vie, } *bis.*
 Et le veuvage de mon cœur. }

Et toi, malgré les injustices
 Qu'à ce cœur tu fis éprouver,
 Perfide, de mes sacrifices,
 Le plus dur est de t'oublier !
 Adieu donc, espoir, rêverie,
 Illusion dont la douceur
 M'aidait à supporter la vie, } *bis.*
 Et le veuvage de mon cœur. }

VIRGINIE.

AIR.—*Du baiser du matin.*

Je vais partir ô tendre Virginie !
 Et loin de toi je mourrai de douleur ;
 Je veux t'aimer, hélas ! toute ma vie ;
 Car ton image est gravée en mon cœur.

Ce lieu charmant vit croître notre enfance,
 De le quitter j'éprouve la rigueur ;
 Mais avec moi j'emporte l'espérance ;
 Et ton image est toujours dans mon cœur.

Nous nous aimions d'une amitié sincère,
 Et notre hymen eût fait notre bonheur ;
 Nous gémissons de la rigueur d'un père,
 Mais ton image est toujours dans mon cœur.

Puisqu'il le faut, pour charmer ma tristesse,
 Je vais au loin dissiper ma douleur ;
 Mais ton image entretient ma tendresse ;
 Rien ne pourra l'arracher de mon cœur.

LA DAME BLANCHE.

AIR.—*Connus.*

D'ici voyez ce beau domaine
 Dont les créneaux touchent le ciel ;
 Une invisible châtelaine
 Veille en tout tems sur ce castel.

Chevalier félon et méchant,
 Qui tramez complet malfaisant,
 Prenez garde, (*bis.*)
 La dame blanche vous regarde,
 La dame blanche vous entend.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
 Pour éviter les feux du jour,
 Parfois gentilles pastourelles,
 Redisent doux propos d'amour.
 Vous, qui parlez si tendrement,
 Jeune fillette, tendre amant,
 Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,
 Et de son sexe ayant pitié,
 Quand les maris sont infidèles,
 Elle en avertit leur moitié.
 Perfide époux, cœur inconstant,
 Qui trahissez votre serment,
 Prenez garde, etc.

SOYEZ HEUREUX.

AIR.—*Rien ne m'appartient sur la terre.*

Autrefois j'étais votre amie,
 Mais ce bonheur n'a luit qu'un jour ;
 Je crus ma puissance affermie,
 J'espérais trop en votre amour—

Aujourd'hui, près d'une autre belle,
 Vous oubliez ces tendres nœuds :
 Vous l'aimez—restez-lui fidèle ;
 Tout vous sourit, soyez heureux ! } *bis.*

Ne redoutez pas ma colère,
 Ni mon extrême désespoir ;
 Si cette femme sait vous plaire,
 Avec bonheur je veux la voir.
 Pour troubler votre douce ivresse,
 Je porte un cœur trop généreux.
 Ma vengeance est dans ma tendresse ;
 Oubliez-moi, soyez heureux !

Quand sous mes tourments je succombe,
 Le malheur qui m'a pris la main,
 Sans bruit me conduit vers la tombe ;
 Peut-être y serai-je demain !
 Pourtant, à mon heure dernière,
 Pour vous, faisant encor des vœux,
 Je redirai dans ma prière :
 Je meurs, je meurs, soyez heureux !

TRISTE SOUVENIR.

AIR.—*Dis-moi soldat, etc.*

Il m'en souvient, j'ai cru qu'en cette vie,
 Le meilleur guide était la voix du cœur,

Et que toujours, en dépit de l'envie,
 Faire le bien assurait le bonheur.
 Long-tems mes vœux, embellis d'espérance,
 Se sont livrés gaîment à l'avenir ;
 Mais, aujourd'hui, l'erreur de ma croyance
 N'est plus, hélas ! qu'un triste souvenir !

Il m'en souvient, j'aimais et ma tendresse,
 Si confiante en la foi des serments,
 Voulait alors prolonger son ivresse
 Jusqu'au soupir de mes derniers moments.
 Hélas ! pourtant, l'amour, son doux langage,
 Ne m'ont valu qu'un souffle du plaisir ;
 Et désormais mon âme, en son veuvage,
 N'en garde plus qu'un triste souvenir !

Il m'en souvient ! Non, qu'importe un vain
 songe !

Ah ! laissons fuir l'ombre des jours passés !
 Il est cruel de ne voir que mensonge,
 Même au milieu de ses plus chers pensers.
 Las ! c'est ainsi qu'en sa peine profonde,
 Bien peu jaloux d'un sort qui va finir,
 Le malheureux, près de quitter ce monde,
 N'en garde plus qu'un triste souvenir !

PLUS D'ESPOIR.

AIR.—*Depuis long temps j'aimais Adèle.*

Espérez !!! est le mot d'usage
 Qu'au sein du monde, à chaque pas,
 Nous répète un commun langage,
 Contre tous les maux d'ici bas.
 Mais, quand plus rien ne nous console,
 Comment se laisser décevoir
 Au bruit d'une vaine parole ?
 Et qu'espérer ?—Quand il n'est plus d'es-
 poir !

Le bonheur, dit-on, n'est qu'un rêve :
 Comme il passe, il peut revenir.
 Mais en est-il qui nous enlève
 Le trait d'un cruel souvenir ?—
 Ah ! quand la paix nous est ravie,
 Que nous importe d'entrevoir
 L'éclat d'un beau jour de la vie,
 Où nos regards ne puisent plus d'espoir.

Souvent, aux transports de la joie
 L'on préfère de tendres pleurs :
 Notre âme alors, uni s'y déploie,
 Trouve du charme à ses douleurs.

Mais quand la peine—solitaire,
 Pèse au cœur du poids le plus noir,
 Hélas ! qu'une larme est amère,
 Si, dans son deuil, il n'entre plus d'espoir !

LE VÉRITABLE AMI.

AIR.—*Quand sur nos bords, elle me dit je t'aime.*

J'ignore encor ce qu'amour me destine ;
 Mais l'amitié me dit en ce séjour ;
 Lindor, Lindor, laisse-là ta Caroline,
 Et que l'honneur l'emporte sur l'amour.
 Je ne dois plus, d'une plainte incessant,
 Importuner l'Eternel aujourd'hui ;
 Oui, je perdrai le cœur de mon amante } *bis.*
 Pour conserver celui de mon ami !

Jeunes amans, que le désir enflamme,
 A votre amour gardez-vous d'obéir ;
 On peut aimer, adorer une femme :
 Mais un ami, nous devons le chérir.
 N'éteignez pas des sentimens durables,
 Puisqu'en ce siècle on n'aime qu'à demi ;
 Vouz trouverez mille femmes aimables ;
 Mais pourrez vous rencontrer un ami ?

De la forêt je traverse l'enceinte,
 En voyageant dans l'ombre de la nuit.

Oh ! l'existence en ce lieu semble éteinte ;
 L'oiseau nocturne à mon aspect s'enfuit.
 Son cri plaintif vient frapper mon oreille,
 Et dans mon cœur jette un mortel ennui
 Dieu ! tout ici repose et tout sommeille,
 Et moi je pleure un généreux ami !

Dans la douleur et la monotonie
 Un malheureux coule de tristes jours ;
 Pour lui la nuit est pleine d'insomnie,
 Et le chagrin le tourmente toujours.
 En vain son bras repousse la misère :
 La mort déjà le surmonte à demi,
 Mais tout à coup, il se dresse, il espère :
 Sur son chemin il rencontre un ami !

Jeunes beautés, on vous fait des outrages ;
 Sexe enchanteur, dédaigne nos serments !
 Fidèle ami, peut-être amant volage,
 C'est de Lindor les plus vrais sentimens.
 Et puis, un jour, à mon heure dernière,
 Dans le tombeau pour toujours endormi,
 Oh ! que mon corps, vaine et froide poussière
 Soit arrosé des larmes d'un ami !

L'ACCORD PARFAIT.

AIR.—*S'est de s'aimer avec constance.*

La chose la plus nécessaire
 Est le sujet que j'ai choisi :
 Par son moyen jamais de guerre ;
 Il cause à moi seul du souci ;
 N'ayant point la voix robuste
 Je ne puis être satisfait,
 Qu'en parvenant à chanter juste,
 L'accord parfait.

Pour le chanter, il faut connaître,
 Dans quel lieux il doit être admis ;
 Cherchons, je le verrai peut-être,
 Entre les parents, les amis.
 Non, car dans plus d'une famille,
 Je vois pour cause d'intérêt,
 Rompre du père et de la fille,
 L'accord parfait.

- Observons bien si l'homme en place
 Avec le public est d'accord :
 Non, non, quelque chose qu'il fasse
 Le monde juge qu'il a tort.
 C'est sans doute le mariage
 Qui rendrait l'homme satisfait,
 S'il pouvait trouver en ménage
 L'accord parfait.

Si les loges et le parterre
 Sont d'un air tout différent,
 L'auteur, l'acteur ne peuvent guère,
 Accommoder leur différend,
 Ici, moi-même je m'anime,
 Sans pouvoir trouver tout-à-fait,
 De la raison et de la rime,
 L'accord parfait.

Est-ce à Paris, est-cé en province,
 Qu'on peut recontrer l'union,
 Lorsque le sujet le plus mince
 Peut diviser la nation,
 C'est donc à tort que je m'applique
 A vouloir traiter ce sujet,
 Puisqu'on ne trouve qu'en musique,
 L'accord parfait.

LE MYSTERE ET LE HONHEUR.

AIR.—*Tendre amitié, etc.*

J'en fais serment doux soutien de ma vie,
 Je garderai le secret de ton cœur !
 Ils sont perdus les plaisirs qu'on publie :
 Sans le mystère, il n'est point de bonheur.

La fleur des champs aura cessé d'éclorre,
 Avant qu'un mot ait trahi notre ardeur,

L'amour préfère un baiser qu'on ignore,
 Sans le mystère, il n'est point de bonheur.

Sur cet asile, en vain la foudre gronde,
 La nuit nous prête un voile protecteur ;
 Soyons heureux, mais toujours loin du
 monde,
 Sans le mystère, il n'est point de bonheur.

 ZOÉ.

AIR.—*Connu.*

A l'ombre d'un tilleul en fleur,
 Sous le beau ciel de la Provence,
 Zoé, les yeux baignés de pleurs,
 Chantait sa plaintive romance ;
 “ Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
 “ Celui que j'aime est loin de ce séjour.”

Le front ceint des brillans lauriers,
 Cueillis par sa jeune vaillance,
 Va-t-il, au milieu des guerriers,
 Oublier nos sermens d'enfance ?
 “ Petits oiseaux,” etc.

Il a quitté ces doux climats,
 Porté sur l'aile de la gloire ;

Et sa Zoé ne le suit pas,
 Aux lieux chéris de la victoire !
 “ Petits oiseaux,” etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
 Sa douce et plaintive romance ;
 Un tombeau, des pleurs superflus,
 Rappellent encor sa constance !
 “ Petits oiseaux, cessez vos chants d’amour ;
 “ Celui qu’elle aime a fui de ce séjour !”

CHANTEZ LE BONHEUR D’ÊTRE AIMÉ.

AIR.—*Le jeune Edmond allait, etc.*

Quelques instants, suspendez la cadence
 Que votre voix module chaque jour ;
 Dans l’abandon d’une tendre romance,
 Osez donner un soupir à l’amour.
 Ces vœux discrets sont d’un amie fidèle,
 Que vos regards pleins d’attraits ont charmé,
 Chantez, pour lui, chantez, ma toute belle,
 Chantez, chantez le bonheur d’être aimé.

Que l’on admire une fugue brillante !
 Moi, je préfère écouter vos accens ;
 Et, loin du bruit, la ballade touchante,
 Par ses accords, captive mieux mes sens.

Si vous pensez à cet ami fidèle,
 Que vos regards pleins d'attraits ont charmé,
 Chantez, parfois, chantez, ma toute belle,
 Chantez, chantez le bonheur d'être aimé.

Le chant de guerre excite le courage !
 Quel cœur français n'enflammerait il pas ?
 Mais, près de vous, un air plait d'avantage,
 Quand sa douceur rappelle vos appas.
 En oubliant même l'ami fidèle,
 Que vos regards pleins d'attraits ont charmé,
 Chantez encor, chantez, ma toute belle,
 Chantez, chantez le bonheur d'être aimé.

QUAND TU M'AIMAIS,

AIR.—*Faut-il, hélas ! &c.*

Quand tu m'aimais, je chérissais la vie,
 Dans les plaisirs s'écoulait chaque jour.
 Je t'ai perdue, la gaieté m'est ravie.
 Car mon bonheur n'était que mon amour. *bis.*

Quand tu m'aimais, le Dieu de l'harmonie,
 Pour te chanter, m'inspirait chaque jour,
 Je t'ai perdue, j'ai perdu mon génie,
 Car mon talent n'était que mon amour. *bis.*

Quand tu m'aimais, aux larmes accessible,
 Des malheureux je cherchais le séjour.
 Je t'ai perdue, mon cœur n'est plus sensible,
 Car ma vertu n'était que mon amour. *bis.*

LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR.

AIR.—*N'abuse pas de mes aveux.*

Lorsque dans une tour obscure,
 Ce jeune homme est dans la douleur,
 Mon cœur guidé par la nature
 Doit compatir à ses malheurs ;
 Si j'entends sa plainte touchante,
 Je deviens triste tous les jours ;
 Maman, ne sois pas mécontente :
 La pitié n'est pas de l'amour. (*bis*)

Lorsqu'à ma fenêtre discrète,
 J'écoute ses plaintifs accents ;
 D'intérêt ma bouche muette,
 Je crois toujours que je l'entends,
 Je reste rais là quand il chante,
 Toute la nuit et tout le jour ;
 Maman, ne sois pas mécontente :
 La pitié n'est pas de l'amour. (*bis.*)

Un jour sa romance était tendre,
 Elle enchantait tous mes esprits ;

Je ne cherchais pas à l'apprendre,
 Et, sans le vouloir, je l'appris ;
 Depuis ce temps là je la chante
 Toute la nuit et tout le jour ;
 Maman, ne sois pas mécontente :
 La pitié n'est pas de l'amour. (*bis.*)

 CASTEL.

AIR. — *Tandisque d'Isaure plaintive.*

Un Castel d'antique structure
 Vit l'enfance de jeune Hermand :
 Son cœur guidé par la nature,
 Aimait Adèle, encore enfant.
 Tous deux dans ces lieux solitaires
 Coulaient en paix leurs premiers jours ;
 C'était le tombeau de leurs pères,
 Et le berceau de leurs amours. (*bis.*)

Mais bientôt la gloire cruelle
 Appelle Hermand, il faut partir :
 Par les larmes la tendre Adèle
 Espère encor le retenir.
 Inutiles pleurs et prières,
 Hermand renonce à ses beaux jours ;
 Il fuit le tombeau de ses pères,
 Et le berceau de ses amours.

Aux combats, trahi par son zèle,
 Le brave Hermand est terrassé ;
 Dans un soupir le nom d'Adèle
 Echappe à son cœur oppressé.
 Ses peines seront moins amères,
 S'il peut, seulement quelques jours,
 Revoir le tombeau de ses pères,
 Et le berceau de ses amours.

Arrivé près de son amie,
 Il veut parler, mais c'est en vain,
 Il veut presser sa main chérie,
 Il la presse, hélas ! et s'éteint.
 Adèle ferme ses paupières,
 La douleur termine ses jours.
 Ainsi le tombeau de leurs pères
 Fut le tombeau de leurs amours.

A L'AMITIÉ.

AIR.—*M'aimeras-tu ?*

Tendre amitié, doux lien de la vie,
 Oui, pour toujours je te donne ma foi ;
 Et je n'ai point d'autre envie
 Que d'exister et mourir sous ta loi.

Compte à jamais sur ma reconnaissance,
 Tendre Amitié, toi qui fais mon bonheur,

Et les pleurs de l'inconstance
Ne viendront pas en troubler la douceur.

S'il m'arrivait quelque revers funeste,
Mon triste cœur pourrait être abattu ;
Mais, hélas ! si tu me reste,
Tendre Amitié, je n'aurai rien perdu.

AUX FEMMES DE MON PAYS.

Aria.—*Batelier, dit Lisette.*

Oui, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douce, pure, gentille,
Blanches comme des lys !
Toutes restant fidèles,
Et charmantes toujours ! (*bis.*)
Amis ! gloire à nos belles ? (*bis.*)
Bonheur à nos amours ! (*Ter.*)

Jeunes, fraîches amies,
Epouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs !
Toutes restent, etc.

Bénéissons la fortune
Qui fait qu'en ces climats

Et la blanche et la brune
 Ignorent leurs appas !
 Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
 Vierge au regard si doux !
 Canadienne chérie,
 Nous te saluons tous !
 Nous te serons fidèles !
 Sois charmante toujours !
 Amis ! gloire à nos belles !
 Bonheur à nos amours !

LE JEUNE MOURANT.

AIR.—*Le jeune Edmond allait, etc.*

C'en est donc fait—je vais quitter la vie !—
 Mourir si jeune ! ah ! c'est mourir deux
 fois.

Quelques instans, et ce cœur, mon amie,
 Ne battra plus aux accens de ta voix.
 Ciel ! Je t'implore ! oui, malgré ma souff-
 rance,

Sautiens ma force et prolonge mes jours !—
 Je ne tiens pas à ma frêle existence ;
 Mais je gémiss de perdre mes amours.

Quoi ! le soleil que promet cette aurore
 A qui l'oiseau fait un si doux accueil,
 Vers son midi doit m'éclairer encore ;
 Puis se coucher, ce soir, sur mon cercueil.
 Ciel ! vois ces pleurs inonder ma paupière,
 A mes destins accorde un plus long cours !
 Je ne tiens pas à ma triste carrière ;
 Mais je gémis de perdre mes amours.

La blanche fleur, émail de nos prairies,
 Se montre même oracle de mon sort.
 Sa tige naît et ses couleurs flétries
 Viennent déjà me présager la mort.
 Ciel ! prends pitié d'une faible victime —
 Mon infortune invoque ton secours ? —
 Je ne tiens pas au souffle qui m'anime ;
 Mais je gémis de perdre mes amours.

• Vœux superflus ! inutile prière !
 Le jour pâlit et le jeune mourant,
 Touchant enfin à son heure dernière,
 Avec douleur, murmure en expirant :
 O toi que j'aime ? — adieu — ma tendre amie !
 Un froid mortel me glace pour toujours ! —
 Ce coup affreux m'ôte plus que la vie —
 Las ! — je vous perds — O mes chères amours.

LE PAYSAN.

AIR.—*Le vieux grognard.*

A mes dépens est-c'que vous voulez rire ?
 Depuis un'heur vous m'app'lez paysan,
 Sans vous fâcher permettez-moi d'vous dire
 Qu'un paysan vaut bien un suffisant.
 Avec un mot j'pourrais bien vous fair'taire,
 Monsieur l'valet, faut bien qu'on trouv'chez
 nous

Des gens comm'moi pour labourer la terre,
 Afin d'nourrir des paresseux comm'vous.

J'avions chacun not'goût, not'caractère,
 Quand il fallut adopter un métier ;
 Mon frère prit l'état de militaire,
 Et moi j'adoptai celui de fermier.
 Pour mon pays, quoique j'donn'rais ma vie,
 Au labourag'je m'livre avec plaisir ;
 S'il faut des bras pour servir la patrie,
 Il faut aussi des bras pour la nourrir.

L'amour a fait mainte métamorphose,
 Il a changé plus d'un pâtre en guerrier ;
 Comme aujourd'hui c'est pour la même cause,
 Que l'hazard de moi fit un fermier.
 Dans les combats, puisque l'amour m'appelle,
 De cette lutte il faut sortir vainqueur ;

Soyons fermier pour éprouver ma belle,
Soyons soldat pour éprouver son cœur.

Sous les drapeaux de leur chère patrie,
On vit combattre bien des paysans,
Pour leur pays sacrifier leur vie,
Avec ardeur s'illustrer dans les camps,
Sans murmurer, quitter l'humble chaumière ;
Souvenons nous que le brave Francœur
Se fit soldat dans le temps de la guerre,
En temps de paix, il se fit laboureur.

L'ARABE.

AIR.—*Si Dieu m'en accorde le temps.*
Je vais abandonner ma tente
Pour être un aigle du rocher ;
Ma tourterelle, mon amante,
Dort maintenant sous le palmier.
Allah ! Allah ! protège moi !
Mort ! mort ! à l'infidèle !
Venge ma tourterelle :
Allah ! je mourrai sous ta loi !

O mon fidèle cimenterre,
Viens, tu serviras mon courroux ;
Autrefois tu gisais à terre :
C'était pour mieux venger l'époux.
Allah ! Allah ! etc.

Et toi, vagabonde gazelle,
 Quitte ton désert ! au combat !
 Fends l'air ainsi que l'hirondelle
 Allant sous un plus doux climat.
 Allah ! Allah ! etc.

Sèche, Mazoul, sèche tes larmes,
 Que le léopard tombe aussi !
 Vole, revêts-toi de tes armes,
 Répète ton refrain chéri.
 Allah ! Allah ! etc.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

AIR.—*Connu*

Amis ! la matinée est belle ;
 Sur le rivage assemblez-vous,
 Montez gaiement votre nacelle,
 Et des vents, bravez le couroux.
 Conduis ta barque avec prudence,
 Pêcheur, parle bas,
 Jette tes filets en silence,
 Pêcheur, parle bas ;
 Le roi des mers ne t'échappera pas. (*bis*)

L'heure viendra : sachons l'attendre,
 Plus tard, nous saurons la saisir,

Le courage fait entreprendre,
 Mais l'adresse fait réussir...
 Conduis, etc.

Pêcheur ! sur la mer oragense,
 Brave la mort, va, ne crains rien ;
 Pour un action périlleuse,
 Vogue sans peur, en vrai marin.
 Conduis, etc.

Ne redoute pas la baleine,
 Le temps est calme, il faut partir,
 Tente une conquête incertaine,
 Le brave craint-il de mourir ;
 Conduis, etc.

LES HIRONDELLES.

AIR.—*Non loin du palais de l'Amir.*

Captif au rivage du Maure,
 Un guerrier courbé sous ses fers,
 Disait : je vous revois encore,
 Oiseaux ennemis des hivers.
 Hirondelles, que l'espérance
 Suit jusqu'en ces brûlants climats,
 Sans doute, vous quittez la France ;
 De mon pays, ne me parlez-vous pas ? } *bis.*

Depuis trois ans, je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'un eau qui chemine,
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumière :
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour ;
 Là, d'une mère infortunée
 Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante, elle croit, à toute heure,
 Entendre le bruit de mes pas ;
 Elle écoute et puis elle pleure :
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est elle mariée ?
 Avez-vous vu de nos garçons
 La foule, aux noces conviées,
 La célébrer dans leurs chansons ?
 Et les compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats,
 Ont-ils revu tous le village ?
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leur corps l'étranger peut-être,
 Du vallon reprend le chemin ;

Sous mon chaume il commande en maître ;
 De ma sœur, il trouble l'hymen.
 Pour moi, plus de mère qui prie,
 Et partout des fers ici-bas.
 Hirondelles de ma patrie,
 De ses malheurs, ne me parlez-vous pas ?

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

AIR.—*L'hyménée vous rassemble.*

J'entends dans nos montagnes,
 Le son du chalumeau,
 Et déjà mes compagnes
 S'assemblent sous l'ormeau.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer :
 Las ! qui n'a plus de mère ;
 Ne songe qu'à pleurer. } *bis.*

Le chagrin, dès l'enfance,
 M'environna toujours ;
 Mon père, loin de la France,
 Vit terminer ses jours.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer ;
 Car, sans lui, sans ma mère,
 Je n'ai plus qu'à pleurer.

Vainement à la ville,
 Jeune et riche seigneur,
 En m'offrant un asile,
 Me promet le bonheur.
 Auprès de ma chaumière,
 J'aime bien mieux errer ;
 Là, repose ma mère,
 Et là je veux pleurer.

Je ne trouve de guide
 Que dans mon souvenir.
 Des cieux où tu résides,
 Daigne encor me bénir ?
 Auprès de ma chaumière
 Où tu me vois errer,
 Veille sur moi ma mère,
 Toi que j'aime à pleurer.

L'AMITIÉ.

AIR.—*Bons habitans du village.*

Quand Jupiter fit la terre,
 Fit le ciel, enfin fit tout,
 Il montra dans cette affaire
 Beaucoup d'esprit et de goût,
 Par sa science profonde
 A peine il eut fait le jour,
 Que pour mieux peupler le monde } *bis.*
 Il s'imagina l'amour.

Bientôt il fit la sagesse.
 Qu'il tira de son cerveau,
 Elle était d'une tristesse ! !
 C'était l'ennui peint et beau.
 Lorsqu'un jour cette Déesse
 (Ce fut par oubli, dit-on.)
 Voit l'amour, et le caresse, } *bis.*
 Ah ! quelle distraction !

Dieu, qui sentit sa méprise,
 Craint que la Divinité
 Ne fasse quelque sottise,
 Qui l'eut fort déconcerté.
 Par prudence ou par finesse,
 On dit même par pitié ;
 Pour occuper la sagesse, } *bis.*
 Il inventa l'amitié.

LES ZÉPHIRS.

AIR. — *Connu.*

Sous un ciel pur et sans nuages
 La voile, enfin, semble frémir.
 On entend siffler les cordages,
 Le vent s'élève il faut partir.
 Adieu la belle,
 Sois moi fidèle,

Dès que le printemps renaitra,
 Ah ! ah, ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Le zéphir me ramènera.

Je vais aux bords, où la richesse,
 Devient le fruit d'heureux travaux ;
 En fortune, comme en tendresse,
 Je veux surpasser mes rivaux.
 Adieu ! etc.

Souvent, dit-on, la traversée,
 A désuni des cœurs aimans ;
 Mais n'es-tu pas ma fiancée,
 N'as-tu pas reçu mes sermens ?
 Adieu ! etc.

Et la fiancée attentive,
 Restait l'œil fixé sur les flots,
 Écoutant la voix fugitive
 Que faisait rouler les échos.
 Adieu ! etc.

ENCORE ET TOUJOURS.

AIR.—*Je loge au quatrième étage.*

Vingt fois on a changé le code ;
 Comme on change tout ici bas,

Les usages suivent la mode
 Et l'homme seul ne change pas.
 Contre les abus qu'il déplore,
 Bien qu'il fasse de beaux discours,
 Vieillard, vous en voyez encore,
 Enfant, vous en verrez toujours.

Des crimes que l'amour fait faire,
 On nous a parlé si souvent,
 Qu'il faut être bien ténéraire
 Pour aimer encore à présent.
 Pourtant c'est un Dieu qu'on implore,
 Et dans les filets des amours,
 Vieillards on vous prendrait encore,
 Enfants, on vous prendra toujours.

Ce vin que nous aimons à boire,
 Ce vin qui nous met en gaité,
 Un docteur veut nous faire croire
 Qu'il altère notre santé.
 Bien que ce jus qui nous colore,
 De la vie arrête le cours,
 Vieillards, vous en buvez encore,
 Enfants, vous en boirez toujours.

C'est en vain qu'on se glorifie
 De rendre le siècle plus beau,
 En vain que la philosophie
 Nous présente son flambeau ;

Rien ne nous annonce l'aurore ;
 L'ombre obscurcit nos plus grands jours ;
 Vieillards, vous sommeillez encore,
 Enfants, vous dormirez toujours.

ÉLOGE DU CAFÉ.

AIR.—*Les Habitants de Chartres.*

Si vous voulez sans peine
 Vivre en bonne santé,
 Sept jours de la semaine
 Prenez de bon Café;
 Il vous préservera
 De toute maladie,
 Sa vertu chassera, la la
 Migraine et fluxion, don don,
 Rhume et mélancholie.

Sa force est sans égale
 Contre les maux de cœur,
 La glande pinéale
 Y trouve sa vigueur
 Quand on y met du lait.
 Il guérit la poitrine,
 Au sang il donnera, la la,
 La circulation, don don,
 Dans toute la machine.

E

Voulez vous dans l'Eglise
 Ne rien perdre au sermon,
 D'une éloquence exquise
 Gouter l'expression,
 Vous devez vous munir.
 Sur tout l'après-dinée
 De cette boisson là, la, la,
 Votre application, don don,
 Sera moins détournée.

Malgré la bonne chère
 Le convive est chagrin,
 Si votre Cafetière
 Ne finit le festin ;
 Dès qu'on la voit entrer
 La joie est redoublée,
 Chacun se dit voilà, la la
 De ce repas si bon, don don,
 La fête couronnée.

EDMOND ET CLÉMENCE.

AIR.—*T'en souviens tu ? &c.*

Le jeune Edmond allait quitter Clémence,
 Le cri de guerre appelait sa valeur ;
 Pleurant déjà les tourmens de l'absence,
 L'amante en deuil partageait sa douleur.

" Prends cette fleur, Edmond, lui disait-elle ;
 " Présent d'amour, rien ne doit la flétrir ;
 " A ton retour, si ton cœur est fidèle, } *bis*
 " Tu me rendras la fleur du souvenir." }

Il est parti ! . . . bien loin de ce rivage
 Où reste, hélas ! Clémence et le bonheur,
 Pensée de gloire enflamme son courage,
 Pensée d'amour fait palpiter son cœur.
 Mais dans son cœur, amoureux de la gloire,
 L'amie absente obtint plus d'un soupir ;
 Souvent ses pleurs, au sein de la victoire, } *bis*
 Vinrent mouiller la fleur du souvenir. }

Sur le côteau l'ombre était descendue,
 Près d'un vieux chêne, au murmure des
 vents,

Il crut entendre une voix bien connue,
 Dans les rameaux soupirer : " je t'attends !"
 Le lendemain sur sa tige tremblante,
 Il voit la fleur se pencher et mourir . . .
 Mais pour Edmond, cette fleur expirante } *bis*
 Etait toujours la fleur du souvenir.. }

Il quitte enfin les rives étrangères ;
 Dans sa patrie Edmond est de retour ;
 L'amour l'attend sous le toit de ses pères ;
 La gloire enfin doit céder à l'amour.

Il vole aux lieux qu'habite son amie ;
 Sur une tombe il voit l'herbe fleurir
 Et c'était là, qu'à jamais endormie, } *bis.*
 Elle attendait la fleur du souvenir. }

LES SOUVENIRS.

AIR.—*Connu*

Arbre charmant, qui me rappelle
 Ceux où ma main grava son nom.
 Ruisseau limpide et beau vallon,
 En vous voyant, je cherche Estelle.
 Oh ! souvenir cruel et doux,
 Laissez-moi, laissez-moi,
 Laissez-moi, que me voulez-vous ?

Si quelquefois sous cet ombrage,
 Mes yeux succombent au sommeil ;
 Je la vois, mais l'affreux réveil
 M'enlève une si chère image
 Oh ! souvenir cruel et doux.
 Laissez-moi, laissez-moi,
 Laissez-moi, que me voulez-vous ?

Insensé, quel est mon délire ?
 Je ne vis que par mes regrets ;
 Ah ! si je la perdais jamais ;
 Que mon cœur serait prêt à dire :

Oh ! souvenir cruel et doux,
 Revenez, revenez,
 Revenez, pourquoi fuyez-vous ?

LA BELLE HORTENSE.

AIR.—Depuis long-temps, j'ai trois mots à vous dire.

La belle Hortense, au fond d'un vert bocage,
 Rêvait un jour seule sur le gazon.

La belle Hortense au printems de son âge,
 Ne connaissait de l'amour que le nom.

Je vois là bas errer dans la prairie,
 De fleur en fleur le papillon léger,
 Abandonner celle qu'il a chérie ;
 Ainsi que lui tout amant peut changer.

J'ai vu souvent pour un berger volage,
 J'ai vu gémir d'innocentes beautés :
 Elles fuyaient tous les jeux du village,
 Pour des ingrats toujours trop regrettés.

Ainsi parlait cette jeune bergère ;
 Amour l'entend, amour s'en vengera :
 Il tient déjà dans sa main meurtrière,
 Le trait fatal dont il la percera.

LE BONHEUR DE LA VIE.

AIR.—*Vous me quittez pour aller à la gloire.*

Amour tu fais le bonheur de la vie
 Mon cœur charmé se livre à tes plaisirs.
 Je suis sans cesse auprès de mon amie,
 Et sens toujours quelques nouveaux désirs.
 (bis.)

On n'est jamais heureux d'être voyage,
 Amour constant donne un constant bonheur.
 Si cette vie est pénible voyage,
 Quand on est deux, il est plein de douceur.

Pour tout trésor n'ayons que la tendresse,
 Elle suffit pour contenter nos vœux.
 Tant qu'on l'estime, assez belle richesse,
 Puisque ce bien nous fait des envieux.

Aimons sans art, et sans art sachons plaire,
 Doux sentiment veut la simplicité,
 Et c'est assez que son feu nous éclaire
 Pour arriver à la félicité.

LE NAUFRAGE AU RETOUR.

AIR.—*Connu.*

J'ai quitté pour ma belle patrie,
 Les climats où l'on trouve de l'or,

Mais battu par les vents en furie,
 Me voilà rejeté loin du port ?
 C'en est fait sur la rivé étrangère
 Il faudra consumer mes beaux jours
 Et mourir sans revoir mon vieux père,
 Sans revoir mes fidèles amours.

Entrainé par l'amour des richesses,
 Fallait-il renoncer au bonheur;
 Mais pour prix d'une vive tendresse,
 Ne laisser qu'abandon, que douleur,
 C'en est fait, etc.

Au pays, oui, j'en ai l'assurance,
 A toute heure on s'occupe de moi ;
 Mais je crains que la douce espérance
 Dans les cœurs n'ait fait place à l'effroi.
 C'en est fait, etc.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR.—*Connu.*

Par derrièr' chez mon père,
 Vole, mon cœur, vole, vole, vole ;
 Par derrièr' chez mon père,
 Il y'a-t-un pommier doux,

Il y a-t-un pommier doux,
 Tout doux,
 Il y à-t-un pommier doux.

La feuille-z-en est verte,
 Vole, mon cœur, etc.
 La feuille-z-en est verte,
 Et le fruit en est doux ;
 Et le fruit en est doux ;
 Tout doux,
 Et le fruit en est doux,

Trois filles d'un prince,
 Vole, mon cœur, etc.
 Trois filles d'un prince,
 S'sont endormies dessous ;
 S'sont endormies dessous,
 Tout doux,
 S'sont endormies dessous,

La plus jeun' se réveille.
 Vole, mon cœur. etc.
 La plus jeun' se réveille :
 Ma sœur, voilà le jour ;
 Tout doux,
 Ma sœur, voilà le jour.

Ce n'est qu'une étoile,
 Vole, mon cœur, etc.

Ce n'est qu'une étoile,
 Qu'éclaire nos amours :
 Qu'éclaire nos amours,
 Toux doux,
 Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre.
 Vole, mon cœur, etc.
 Nos amants sont en guerre,
 Qui combattent pour nous ;
 Qui combattent pour nous,
 Tout doux,
 Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
 Vole, mon cœur, etc.
 S'ils gagnent la bataille,
 Ils auront nos amours,
 Tout doux,
 Ils auront nos amours.

Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent,
 Vole, mon cœur, etc.
 Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent,
 Ils les auront toujours,
 Ils les auront toujours,
 Tout doux,
 Ils les auront toujours.

LA PAUVRE FILLE.

AIR.—*Autrefois j'aimais une belle.*

Rien ne m'appartient sur la terre
 Je n'eus pas même de berceau ;
 On me trouva sur une pierre
 Devant l'église du hameau.
 Du sein maternel repoussée,
 J'ai pleuré quatorze printemps ;
 Reviens, ma mère, je t'attends
 Sur la pierre où tu m'as laissée. } *bis.*

O ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
 Au sein des arbustes fleuris
 Chante la fauvette légère,
 Son aile couvre ses petits,
 Et moi qui me vois délaissée,
 Je gémiss lorsque je l'entends ;
 Reviens, ma mère, etc.

Souvent je contemple la pierre
 Où commencèrent mes douleurs ;
 En me laissant, ma pauvre mère
 Peut être la mouilla de pleurs
 Je voudrais être caressée,
 Je voudrais avoir des parents ;
 Reviens, ma mère, etc.

Loin de ma famille exilée
 Rien ici ne parle à mon cœur ;
 Et les enfants de la vallée
 Ne m'appellent jamais leur sœur.
 Sur ton sein que je sois pressée,
 O ! toi qui cause mes tourments ;
 Reviens, ma mère, etc.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

AIR.—*Connu.*

La mer m'attend, je veux partir demain ;
 Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis
 homme !

Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
 Sur l'océan je ferai mon chemin.

—Mais si tu pars, mon frère,
 Que ferai-je sur terre ?

Toute ma vie à moi,

Tu sais bien que c'est toi ! . . .

Oh ! ne vas pas loin de notre berceau !

Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;

On vit heureux à la montagne,

Et puis de la Bretagne

Le soleil est si beau !

—Sur un beau brick qui portera ton nom,
 Je reviendrai dans un an capitaine ;

J'achèterai ces loix, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton !

—Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle ?
Pour trésors, le bonheur ?
Pour t'aimer, tout mon cœur ?

Oh ! ne vas pas etc.

Mais il partit quand la foudre grondait ;
Dix ans passés : de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.

Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri . . .

—C'est lui ? mon Dieu ! c'est lui !

—Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au ber-
ceau ;

J'ai tant souffert, loin de toi ma compagne !
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau !

L'ORAGE.

AIR.—*Louise, ma bien-aimée.*

Lise, ma douce amie,
Vois donc le temps qu'il fait ;

Déjà tombe la pluie,
Rentrions dans ce chalet,
Regarde ce nuage,
Il est tout chargé d'eau ;
Laissons passer l'orage, (*bis.*)
Le temps deviendra beau. (*ter.*)

Lise, ma douce amie,
Toi qui sais tant charmer,
Que j'aimerais la vie,
Si tu voulais m'aimer.
Car si ta foi me jure
Amour jusqu'au tombeau,
Pour moi, je te l'assure, (*bis.*)
Le temps deviendra beau. (*ter.*)

Lise, ma douce amie,
Un baiser seulement,
Un baiser, je t'en prie.
A ton fidèle amant.
Non, non, dit la bergère,
Car on trompe au hameau ;
Adieu, près de ma mère, (*bis.*)
Le temps deviendra beau. (*ter.*)

LE DÉPIT AMOUREUX.

AIR.—*Oh ! Connu.*

Je ne veux plus être fidèle,
 Le changement fait le bonheur ;
 L'amour doit voltiger de belle en belle,
 Le papillon de fleur en fleur.
 J'avais d'une trop aimable amie
 Fait choix pour embellir mes jours,
 La croyant simple autant que jolie,
 J'espérais être aimé toujours.
 Mais ah ! quel douloureux moment,
 Lorsque je vis que bien souvent,
 Le soir, un autre amant,
 S'offrant,
 Charmait celle que durant ma vie
 J'aurais adoré constamment.

Je ne veux plus, etc.
 Désormais, je n'aurai plus d'alarmes,
 De transports, de soupçons fâcheux ;
 Mes yeux ne verseront plus de larmes,
 Qu'au souvenir de jours heureux.
 Oui, je suis sûr que, chaque instant,
 L'amour est un cruel tourment
 Pour un fidèle et constant
 Amant,
 Sa belle, à ses yeux, n'a de charmes
 Qu'autant qu'elle aime constamment.

Je ne veux plus, etc.
 Cependant, si jamais l'infidèle
 Revenait à moi quelque jour,
 J'oublirais tout, elle est si belle :
 Toujours on pardonne à l'amour.
 Mais je crains cet objet charmant :
 Pourrais-je croire à ses serments ?
 Ne sois-je pas dès longtems
 Souffrant ?
 Je suis que jamais la cruelle
 Ne saurait aimer constamment.

 LE CHARME.

 AIR.—*Connu.*

Le charme est la fleur du bocage,
 Qui frémit au souffle des vents ;
 C'est le vieillard, courbé par l'âge,
 Qui bénit ses jeunes enfants,
 C'est le ruisseau de la prairie,
 L'oiseau nourrissant ses petits ;
 C'est le doux regard d'une amie, { *bis.*
 C'est le premier baiser d'un fils.

Le charme est contre un roc sauvage
 L'éternel brisement des flots !
 C'est le calme qui suit l'orage,
 Après la peine un doux repos.

C'est le vaisseau, fier de ses voiles,
 Sillonnant la mer à grand bruit ;
 C'est un ciel parsemé d'étoiles,
 Un beau matin, un jour qui fuit. } *bis.*

Le charme est de voir la richesse
 Aller au-devant du malheur,
 C'est le concert de la sagesse,
 Calmant les orages du cœur !
 C'est l'abeille qui se repose
 D'un travail qui lui fait plaisir,
 C'est le papillon sur la rose,
 Que balance le doux zépher. } *bis.*

Le charme est de voir l'innocence
 Effeuille des fleurs en ses jeux ;
 C'est le premier pas de l'enfance,
 C'est l'aspect d'un front vertueux.
 C'est le retour dans la patrie,
 Après de longs jours de malheur—
 Les pleurs d'une mère chérie
 Que l'on presse contre son cœur. } *bis.*

SOUVENIR.

AIR.—*Je loge au quatrième étage.*

Quand jadis l'ingrate victoire
 D'un froid dédain paya mes vœux,

Mon cœur se tourna vers la gloire,
Pensant qu'elle éteindrait ses feux.
Fol espoir, trompeuses chimères !
Rien ne peut adoucir mon sort :
Je versais des larmes amères,
Et j'invoquais en vain la mort.

Le temps fut pour moi sans remède,
Huit lustres ont passé depuis.
Aux chagrins le regret succède ;
Et je succombe à mes enquis.
Toujours, hélas ! mon cœur l'adore ;
Je cède à son dernier désir,
Et pars pour la revoir encore
Une fois avant de mourir.

Quel trouble en mon âme éperdue !
Quoi ! je parle de la revoir
Quand les pleurs éteignent ma vue,
Quand je dois perdre tout espoir !
Mais qu'ai-je dit ? Malgré l'absence,
O souvenir consolateur !
Tu sais me rendre sa présence :
Je la vois toujours dans mon cœur.

LE GONDOLIER.

AIR.—*Un beau soleil luitra demain.*

Dès le matin, le gondolier
 En ramant chante à plein gosier :
 Buteur, amant, il est fidèle
 A Bacchus ainsi qu'à sa belle.
 O vous que mine le chagrin.
 De gaieté voulez-vous un grain ?
 Entrez, entrez, dans ma gondole ;
 Plaisir y croît, chagrin s'envole.

Chacun le sait le gondolier
 En amour n'est pas écolier ;
 Toujours ramant, c'est à Cythère
 Qu'il conduit sa barque légère.
 Jeune tendron fait pour charmer,
 Si vous ignorez l'art d'aimer,
 Entrez, entrez, etc.

Contre l'ennui le gondolier
 A su se faire un bouclier,
 Du matin au soir il répète
 Gai refrain, vive chansonnette :
 Pour chanter comme moi toujours
 Bacchus, Vénus et les amours,
 Entrez, entrez, etc.

Suivez l'avis du gondolier,
 Partout il est franc du collier :
 Livrez vos cœurs à la folie,
 Bannissez la mélancolie.
 Pour goûter ma félicité,
 Pour bien partager ma gaité,
 Entrez, entrez, etc.

JE NE M'EN SOUVIENS PLUS.

AIR.—*Connu.*

Pourquoi gronder, ô mon ancienne amie,
 Si ma mémoire a suivi mes amours ?
 J'avais, dis-tu, d'un air de bonhomie,
 Fait le serment de t'adorer toujours.
 Employant tout pour te rendre sensible,
 Je t'appelais et Ninon et Vénus,
 J'ai dit cela, ma chère, c'est possible,
 Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus ;
 J'ai dit cela, c'est possible,
 Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus,
 Non, non, non, je ne m'en souviens plus,
 Non, non, non, je ne m'en souviens plus.

Voulant bientôt, contre mon inconstance,
 Te rassurer par un nœud éternel,
 Perdant pour toi ma douce indépendance,
 J'ai désiré te conduire à l'autel.

Me marier ne m'était point pénible,
 Je te trouvais des grâces, des vertus,
 J'ai dit cela, etc.

Bref, tu prétends, et je veux bien le croire,
 Que je t'ai dit : si je deviens trompeur,
 Pour me punir d'une action si noire,
 Je te permets de me percer le cœur.
 Ah ! ne va pas, dans un transport terrible,
 Te préparer des regrets superflus.
 On dit cela, ma chère, c'est possible,
 Le lendemain on ne s'en souvient plus ;
 On dit cela, c'est possible,
 Le lendemain on ne s'en souvient plus,
 Non, non, non, on ne s'en souvient plus,
 Non, non, non, non, non, non, on ne s'en
 souvient plus.

A LA CLAIRE FONTAINE.

Chant National.

A la claire fontaine,
 M'en allant promener,
 J'ai trouvé l'eau si belle,
 Que je me suis baigné ;
 Il y a longtemps que je t'aime.
 Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle
 Que je me suis baigné,
 Et c'est au pied d'un chêne,
 Que je m'suis reposé,
 Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
 Que je m'suis reposé,
 Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait ;
 Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait ;
 Chante, rossignol, chante,
 Toi qui as le cœur gai ;
 Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol chante,
 Toi qui as le cœur gai,
 Tu as le cœur à rire,
 Moi, je l'ai à pleurer ;
 Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
 Moi, je l'ai à pleurer,
 J'ai perdu ma maîtresse !
 Sans pouvoir la trouver :
 Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
 Sans pouvoir la trouver ;
 Pour un bouquet de rose
 Que je lui refusai ;
 Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
 Que je lui refusai ;
 Je voudrais que la rose
 Fût encore au rosier,
 Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
 Fût encore au rosier ;
 Et que le rosier même
 Fût dans la mer jeté.
 Il y a longtemps, etc.

CHANSON CANADIENNE.

AIR.—*Connu.*

Sol Canadien, terre chérie,
 Par des braves tu fus peuplée ;
 Ils cherchaient loin de leur patrie
 Une terre de liberté.
 Nos pères, sortis de la France,
 Étaient l'élite des guerriers, (*bis.*)
 Et leurs enfants de leur vaillance
 N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
 En Canada qu'on vit content !
 Salut, ô sublimes montagnes,
 Bords du superbe St. Laurent !
 Habitant de cette contrée,
 Que nature veut embellir,
 Tu peux marcher tête levée,
 Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
 D'Albion, ton digne soutien ;
 Mais fais échouer la malice
 D'ennemis nourris dans ton sein.
 Ne fléchis jamais dans l'orage,
 Tu n'as pour maîtres que tes lois !
 Tu n'es point fait pour l'esclavage,
 Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
 Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
 Méprise un secours étranger.
 Nos pères, sortis de la France,
 Etaient l'élite des guerriers,
 Et leurs enfants de leur vaillance
 Ne flétriront pas les lauriers.

CHANT BACHIQUE.

'AIR.—Voulez-vous suivre mon conseil.

En vain de tous nos héros, (*bis*)
 L'on nous vante les drapeaux ; (*bis*)
 Pour moi c'est à coup de verre
 Que je veux faire la guerre.
 Lampons, lampons, } *bis.*
 Camarades, lampons. }

Voyez-les sur les remparts
 Affronter mille hasards ;
 J'aime mieux, chers camarades,
 Avaler mille rasades.
 Lampons, etc.

Mourir d'un coup de canon,
 Quoi de plus beau, dira-t-on ?
 Est-ce que pour la victoire
 Il faudra perdre le boire ?
 Lampons, etc.

Mais si quelque homme de cœur,
 Veut éprouver ma valeur ;
 Qu'il vienne au fond de ma cave,
 Il verra si je suis brave.
 Lampons, etc.

LE SOLDAT SUISSE.

AIR.—*Non loin du Palais Lamire.*

Le soldat Suisse à sa patrie
 Sait conserver toujours son cœur ;
 Sur les rochers de l'Helvétie
 La liberté fait son bonheur.
 Mais il entend des cris d'alarmes,
 Il voit couler le sang chrétien ;
 Le soldat Suisse a pris ses armes :
 Le sort des Grecs sera le sien.

Malheureux Grecs ! à l'esclavage
 On va livrer tes enfants ;
 Des Turcs on excite la rage,
 On étouffe vos cris touchants,
 Ah ! qui pourra sécher vos larmes ?
 Qui sauvera le nom chrétien ?
 Enfant de Tell, reprends les armes :
 Le sort des Grecs sera le tien.

CHANSON.

AIR.—*Un jour par éclaire mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire
 Et ton bonheur, ô mon pays,
 Que les palmes de la victoire
 Couronnent le front de tes fils !

Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
 Mais connaissez-vous mon amour ?
 Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme, } *bis.*
 Le sol où j'ai reçu le jour.

Qu'un autre chante sa folie
 Et les attraits de son Iris,
 Moi, je chanterai ma patrie,
 Elle seule aura mes souris,
 Je veux lui conserver ma flamme
 Et lui faire à jamais la cour,
 Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois dans les plaines
 Nos aïeux ont versé leur sang,
 Ils ont su repousser les chaînes,
 Moi je veux soutenir leur rang.
 Et si mon pays me réclame
 Je saurai périr à mon tour,
 Car j'aime, etc.

CHANT DE L'OUVRIER.

AIR.—*Connu.*

Bon ouvrier, voici l'aurore,
 Qui te rappelle à tes travaux ;
 Ce matin, travaillons encore,
 Le soir sera pour le repos.

Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage,
 Pour l'abréger on le partage,
 A ton aide chacun viendra ;
 Du courage, à l'ouvrage,
 Les amis sont toujours là,
 Du courage, à l'ouvrage,
 Les amis sont toujours là. (*bis.*)

Bon ouvrier, c'est le dimanche,
 Que tout chagrin est oublié ;
 Quelle gaité, naïve et franche,
 Trinquons un verre à l'amitié.
 Boire seul est un outrage,
 En bon compagnon l'on partage
 Cette bouteille que voilà.
 Du courage, etc.

Bon ouvrier, quand la tendresse,
 De l'hymen te fait une loi ;
 Quand à ta gentille maîtresse,
 Tu donnes ton cœur et ta foi.
 Prends garde, ne sois pas volage ;
 Car si tu négliges ton ouvrage,
 Un autre te remplacera.
 Du courage, etc.

AMOUR ET PAUVRETÉ.

AIR.—*Que ne suis-je la fougère.*

Seul sur le chemin de la vie
 J'errais triste sans but certain :
 Mes jours s'écoulaient sans envie,
 N'attendant rien du lendemain :
 Je te vis, adorable Elvire,
 Ton aspect anima mon cœur ;
 J'étais heureux de ton sourire,
 Et je connaissais le bonheur.

Mais, hélas ! ô douleur amère !
 O destin fatal et cruel !
 Le bonheur est une chimère,
 Et je le crois éternel !
 C'est en vain qu'à ta main j'aspire,
 Il faut fuir, m'éloigner de toi,
 Je suis pauvre, adieu, chère Elvire,
 Puisses-tu me garder ta foi !

Je vais, sur la terre étrangère,
 Chercher, au prix de tout mon sang,
 Ce que me demande mon père,
 Un nom, une fortune, un rang ;
 Si le sort venait à détruire
 Cet espoir si cher à mes vœux,
 Pense à moi, chère et tendre Elvire,
 Et je mourrai moins malheureux.

LES NOUVEAUX ÉPOUX.

AIR.—*Le jeune Edmond allait, etc.*

Joyeux amis, que le plaisir rassemble,
 Vous demandez que je chante un refrain ?
 Je le voudrais ; mais, hélas ! il me semble
 Voir quelques fronts ridés par le chagrin.
 Qu'à ma chanson la gaité se réveille,
 A mon exemple ensemble dites tous :
 Mes bons amis, vidons une bouteille,
 A la santé de ces nouveaux époux.

Constance amour, félicité suprême,
 Tels sont, pour vous, mes souhaits et mes
 vœux,
 Bonne union, intelligence extrême ;
 Car sans cela point de ménage heureux.
 Dans le malheur, quand l'amitié conseille,
 D'un mauvais sort on brave mieux les coups,
 Mes bons amis, vidons une bouteille,
 A la santé de ces jeunes époux.

Amour, bénis une union si chère,
 Fais que leurs jours s'écoulent dans la paix ;
 Fortune aveugle, inconstante ou prospère,
 Daigne, sur eux, verser tous tes bienfaits ;
 Mais bien loin d'eux la misère qui veille,
 La sombre envie et les soupçons jaloux ;

Mes bons amis, vidons une bouteille,
A la santé de ces jeunes époux.

N'oubliez pas aussi que le temps passe,
Tout comme lui ne dure pas toujours ;
Si votre amour se fatigue ou se lasse,
Que l'amitié survienne à son secours,
Dans cinquante ans, qu'une fête pareille
Vous rassemblant, vous disiez comme nous ;
Mes bons amis, vidons une bouteille,
A la santé de ces jeunes époux.

RONDE DES MONTAGNES.

AIR—*Ma Normandie.*

Enfans de ces belles contrées,
Ecoutez mes joyeux refrains ;
Ils rendent les jours plus sereins,
Ils donnent du charme aux soirées,
Qu'au bonheur les Vosges toujours
Offrent une douce patrie ?
La tendre musette y marie } *bis.*
Et les plaisirs et les amours. }

Du chalet descends dans dans la plaine,
Filette aux plus fraîches couleurs ;
Entends-tu ces accords flatteurs
Annoncer la dance prochaine ?

Déjà l'écho des alentours
T'appelle sur l'herbe fleurie—
La tendre musette, etc.

Vieillard, quitte aussi ta retraite ;
Voici l'heure du gai festin :
Les généreux bienfaits du vin
T'invitent toi-même à la fête.
Mille chansons, mille discours
Te réclament dans la prairie—
La tendre musette, etc.

Comme en l'heureux âge d'Astrée,
Embellissons tous les instans :
Que jamais la marche du temps
Ne soit au chagrin consacrée.
Qu'aux premiers, comme aux derniers jours,
Répétant la ronde chérie,
La tendre musette, etc.



T A B L E.



	PAGE
Humble cabane de mon père	5
Je n'ai pas encore quinze ans	6
A dix-sept ans la Jeune Carolie	8
Ah ciel ! quel beau couple de sœurs	8
N'entends-tu pas, dans nos campagnes	10
Que j'aime à voir les hirondelles.....	12
Je n'aimerai jamais	13
Déjà la nuit sombre	ib.
Partant pour la Syrie.....	15
Aux champs d'honneur qu'illustra sa vaillance	16
Rions, chantons buvons, aimons	17
Pour terminer gaîment ce jour	19
Vive la Canadienne	20
Savez-vous pourquoi mes amis	22
Le sombre hiver va disparaître	24
Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?	25
Las ! il fuit loin de son amie	26
Je suis à toi, c'est pour toute la vie	27
Un mois avant, deux amans dans l'ivresse..	28
Batelier, dit Lisette	29
Toi qui me fis connaître	30
Tandisque d'Isaure plaintive	32
Non loin du palais de Lamire	33
Encore un mot, ô ma Lucette	34

TABLE.

	PAGE
Je ne veux plus être fidèle.....	35
Rives de ma terre natale	37
On m'avait dit ; sur un autre rivage	38
Pars, mon petit, de ton enfance	39
A deux époques de la vie.....	40
Connaissez-vous cette jeune Zelmire	41
Ecrivez-moi pour adoucir l'absence.....	42
Je veux boire l'onde glacée	43
Je vais partir ô tendre Virginie !.....	45
D'ici voyez ce beau domaine	ib.
Autrefois j'étais votre amie.....	46
Il m'en souvient, j'ai cru qu'en cette vie, ..	47
Espérez!!! est le mot d'usage	49
J'ignore encor ce qu'amour me destine	50
La chose la plus nécessaire	52
J'en fais serment doux soutien de ma vie...	53
A l'ombre d'un tilleul en fleurs	54
Quelques instants, suspendez la cadence ...	55
Quand tu m'aimais, je chérissais la vie	56
Lorsque dans une tour obscure.....	57
Un Castel d'antique structure	58
Tendre amitié, doux lien de la vie	59
Oui, nous avons des filles.....	60
C'en est donc fait—je vais quitter la vie !..	61
A mes dépens est-c'que vous voulez rire ?..	63
Je vais abandonner ma tente	64
Amis ! la matinée est belle	65
Captif au rivage du Maure.....	66
J'entends dans nos montagnes.....	68

TABLE.

	PAGE
Quand Jupiter fit la terre	69
Sous un ciel pur et sans nuages.....	70
Vingt fois on a changé le code.....	71
Si vous voulez sans peine.....	73
Le jeune Edmond allait quitter Clémence..	74
Arbre charmant, qui me rappelle	76
La belle Hortense, au fond d'un vert bocage	77
Amour tu fais le bonheur de la vie.....	78
J'ai quitté pour ma belle patrie	ib.
Par derrier, chez mon père	79
Bien ne m'appartient sur la terre	82
La mer m'attend, je veux partir demain ...	83
Lise, ma douce amie.....	84
Je ne veux plus être fidèle.....	86
Le charme est la fleur du bocage.....	87
Quand jadis l'ingrate victoire.....	88
Dès le matin, le gondolier.....	90
Pourquoi gronder, ô mon ancienne amie ...	91
A la claire fontaine	92
Sol Canadien, terre chérie	94
En vain de tous nos héros	96
Je ne cherche que ta gloire	97
Le soldat Suisse à sa patrie.....	ib.
Bon ouvrier, voici l'aurore.....	98
Seul sur le chemin de la vie.....	100
Joyeux amis, que le plaisir rassemble	101
Enfans de ces belles contrées	102

